

anachronismes des vêtements, des accessoires, des produits marchandés. Kaboré ne s'est pas rendu la partie facile.

Un problème énorme

Pour son prochain film, il rêve d'un budget moindre et d'une équipe plus légère. Le cinéaste veut mettre en scène un historien qui s'intéresse à l'époque coloniale et aux Africains qui servirent de bétail humain pour la construction des lignes de chemin de fer, et qui découvre que son propre père fut victime de ces travaux quasi forcés.

«Le public adore son cinéma national, précise le cinéaste, et entre en transes devant les images de sa propre réalité, mais la distribution est un gros problème chez nous. Il y a très peu de distributeurs en Afrique et les exploitants de salles font affaire directement avec l'étranger. Au Burkina, il existe 50 salles de cinéma et 700 titres s'y bousculent chaque année à une vitesse folle: des productions indiennes, égyptiennes, des films de kung-fu. Essayer de se faufiler là-dedans n'est pas tâche aisée. Il faut souvent sortir des réseaux commerciaux. Mon film a enregistré tout de même 214 000 entrées au pays. Mais ce ne sont pas des projections continues. Il y a des ruptures, des reprises. Durant les trois mois de la saison des pluies, les salles ferment parce qu'elles sont à ciel ouvert. Buud Yam a été vu surtout dans les grandes villes, où le billet de cinéma est d'environ 40 sous. Allez rentabiliser un film avec ça... On rêve d'une vraie distribution nationale. Il est question de remettre en fonction des projectionnistes ambulants qui iraient en milieu rural. Dans un tel contexte, la distribution à l'étranger devient cruciale, les ventes télé aussi.»

À écouter Gaston Kaboré, on se dit que tout est question d'échelle et que nos propres cinéastes, pris dans les rets de nos systèmes de distribution déficients, vivent tout de même des cauchemars moins affreux que les siens...